

RUMILLY, (Robert), de l'Académie canadienne-française,  
*Histoire de la province de Québec*, tome XX : Philippe Landry,  
Montréal 1948, 211 p.

J.-E. Blais

Volume 1, Number 4, mars 1948

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/801420ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/801420ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Blais, J.-E. (1948). Review of [RUMILLY, (Robert), de l'Académie canadienne-française, *Histoire de la province de Québec*, tome XX : Philippe Landry, Montréal 1948, 211 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1(4), 613–614. <https://doi.org/10.7202/801420ar>

*RUMILLY, (Robert), de l'Académie canadienne-française, Histoire de la province de Québec, tome XX: Philippe Landry, Montréal 1948, 211 p.*

Monsieur Robert Rumilly fait-il vraiment œuvre d'historien ? Maintenant qu'il a publié, outre de nombreuses études historiques, une vingtaine de volumes de son *Histoire de la province de Québec*, nous sommes en mesure, non pas de répondre complètement à cette question, mais de présenter au lecteur au moins les données de cette réponse. Ce qu'il faut avant tout comprendre, devant l'œuvre de M. Rumilly, c'est qu'il écrit la grande histoire — car après tout l'histoire de la province ne consiste pas uniquement en luttes de partis — avec la méthode qui conviendrait à la petite: accumulation de détails, souvent intéressants qui donnent l'illusion au lecteur de vivre avec les personnages, description brève et piquante des acteurs, anecdotes finement racontées. Le tout écrit dans une langue qui manque d'haleine, mais élégante et parfaitement adaptée aux faits et aux idées. Et c'est là ce qui fait que M. Robert Rumilly n'est pas un grand historien; il ne rend pas justice à la grandeur de son sujet. Mais de là à dire qu'il ne fait pas œuvre d'historien, il y a une marge: ses qualités sont grandes et évidentes. A le lire, l'impression nous vient d'être un protagoniste de l'action, d'y jouer un rôle; dans l'histoire de M. Rumilly, les hommes vivent; il sait dénicher la parole ou le geste qui les campe; en un mot, le passé revit à nos yeux. Autrefois, M. Rumilly avait prononcé, à propos de son œuvre, le nom de Jules Romains: parole malheureuse qui nous gâte un peu le plaisir que nous avons à croire aux écrits de M. Rumilly historien.

De « Philippe Landry », je ne veux retenir que deux choses: la grandeur manifeste des personnages, et de la lutte que l'ouvrage évoque, et l'admiration de l'A. pour l'homme dont il trace le portrait. Encore et toujours le problème du français au Canada revient à la surface; et ce, avec une acuité d'autant plus irritante que nous sommes en pleine guerre mondiale et que la propagande anglaise bat son plein pour induire les Canadiens français à participer à la lutte européenne. Le Règlement XVII oppose aux déclarations humanitaires des propagandistes anglo-canadiens, le démenti éclatant de leur injustice dans l'Ontario. Une déclaration comme la suivante: « Jamais nous ne laisserons les Canadiens français implanter dans l'Ontario le dégoûtant parler dont ils se servent » (p. 29) et qui a été prononcée par le député orangiste Morphy, peint une époque. Parole de fanatique, dira-t-on. Nous le voudrions. Mais nous voudrions aussi qu'à cette parole se fussent attachées moins de complicités. Il est des cas, des moments d'histoire, hélas, où les paroles violentes ne font que traduire le fond secret de trop d'esprits. Sachons gré à l'impartialité de l'A. de n'avoir pas craint les citations. De même les personnalités qui se dégagent le plus fortement sont celles de Philippe Landry et de Sam Hughes. Landry, président du Sénat, n'a pas hésité devant la lutte; il a défendu jusqu'à la victoire les Franco-Ontariens. Hughes, de son côté, s'est donné corps et âme à la cause adverse. L'A. leur donne à chacun une large part du tableau et ces deux hommes fortement différenciés, placés l'un en face de l'autre, n'en prennent que plus de relief. Mais au-dessus d'eux plane la grande personnalité de Bourassa dont le rôle dans notre histoire reste trop ignoré. Quand donc un historien nous tracera-t-il, de cet homme et de sa vie, une image vraie ? Sa participation à cette lutte difficile où des coréligionnaires tinrent un rôle si sin-

gulier, nous révèle un homme d'une telle noblesse et d'une telle fierté. Avec l'A. on ne peut s'empêcher d'admirer (p. 130-140, passim).

Comme Bourassa, quoique avec moins de talent, Philippe Landry suscite, lui aussi, l'admiration. Ses démarches, (à la fin d'une heureuse carrière que cette lutte rendit illustre), auprès des évêques, de Rome, des chefs de parti, pour sauver ses compatriotes de la défaite, inspirent à M. Rumilly quelques-unes de ses meilleures pages. « En avril 1915, Philippe Landry donna la mesure de son désintéressement. La présidence de l'Association canadienne-française d'Education de l'Ontario ne pouvait rien ajouter à la position sociale du président du Sénat. Elle ne pouvait lui valoir que des ennuis et des ennemis. Son geste... souleva l'enthousiasme des Franco-Ontariens » (p. 43). L'A. raconte des faits qui parlent d'eux-mêmes (p. 112) et qui sont d'une noblesse rare. Il n'épilogue pas ni ne fait de propagande: des faits. Mais l'A. les narre avec tant de foi qu'ils prennent une signification plus haute que politique et entrent dans le patrimoine mystique d'une race.

Quelques-uns reprochent parfois à l'A. son manque de méthode historique, l'absence trop fréquente d'exactes références (p. 21, 26, 27, 30, 44, 49 etc.), l'absence aussi de bibliographie. Le ton, l'allure du récit, la grandeur des faits font tout oublier. L'auteur mérite encouragement et admiration. Nous ne les lui refusons pas.

J.-E. BLAIS

*professeur au Collège Stanislas, Montréal.*